

Un savoir gai de William Marx
La pensée straight de Monique Wittig

Émile Bordeleau-Pitre

Number 266, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89849ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bordeleau-Pitre, É. (2018). Review of [*Un savoir gai* de William Marx / *La pensée straight* de Monique Wittig]. *Spirale*, (266), 74–76.

D'UNE ÉPISTÉMOLOGIE À L'ASSAUT D'ELLE-MÊME

Par Émile Bordeleau-Pitre

UN SAVOIR GAI

de William Marx

Éditions de Minuit, 2018, 174 p.

LA PENSÉE STRAIGHT

de Monique Wittig

Éditions Amsterdam, 2018, 160 p.



Contre qui, contre quoi mon écriture se forge-t-elle ? C'est bien souvent la question tacite avec laquelle j'entreprends la rédaction d'un nouveau texte. Les raisons véritables de cette situation m'ont longtemps été voilées. Il m'a fallu, pour les comprendre rétrospectivement, me désintéresser des objets que j'avais analysés pour me pencher plutôt sur le moteur même de la composition. Il m'a fallu m'intéresser à moi, sujet écrivain. Ceux qui poseraient l'hypothèse rapide d'une écriture contre l'autorité du père n'auraient sans doute pas tout à fait tort. J'altérerais par contre quelque peu leur proposition pour la rendre entièrement conforme et juste. Mon écriture se

façon, en effet, contre l'autorité des pères. Portant les stigmates de l'expérience homosexuelle, elle s'érige – thématiquement et bien souvent formellement – contre tous les discours dont la dominance seule devient un sceau de vérité et d'autorité.

L'oppression, qui forcément influence les relations et le rapport au monde des individus la vivant, aurait-elle également d'imparables conséquences sur l'écriture ? Existerait-il à cet égard une spécificité relative à la manière dont se construisent les savoirs gais ? Si tel est le cas, l'épistémologie ainsi produite serait à mon sens marquée par un paradoxe auquel ne sont pas confrontés les savoirs des dominants – un paradoxe que partageraient les savoirs féministes et antiracistes (dont les oppressions ne sont évidemment pas réductibles les unes aux autres). La production d'une connaissance homosexuelle s'édifierait sur ce fameux *contre* qui motive ma propre écriture : manifestant la perception de son asservissement social, elle participerait à dévoiler les présomptions naturalisées qui le fondent, rendant son abolition ainsi possible. Si celles et ceux qui se revendiquent d'une pensée homosexuelle parviennent à leurs fins, cependant (ce qui n'est pas gagné d'avance), si en d'autres mots ils sapent les sources de leur oppression en exposant leur caractère construit et arbitraire, ils détruisent du même coup les conditions de possibilité mêmes de leur savoir caractéristique. Ainsi, si les savoirs des dominants sont

positifs, la « science » des dominés, elle est *négative*. L'épistémologie homosexuelle s'écrit effectivement *contre* la domination – dans les deux sens que peut ici revêtir le mot *contre*. C'est-à-dire que visant (indirectement ou directement) l'anéantissement du système qui opprime les personnes homosexuelles, ses productions s'attaquent simultanément à cette position de dominé qui lui donne sa spécificité. L'épistémologie homosexuelle, lorsqu'elle se fait bel et bien distincte, est une épistémologie à l'assaut d'elle-même.

La peur et le savoir gai

Les réflexions autour de l'idée d'un savoir homosexuel semblent avoir constitué, dernièrement, en France, un sujet particulier de préoccupation. Soulignons à ce titre les parutions simultanées en début 2017 d'*Un journal de rêve* de Guy Hocquenghem (recueil posthume qui rassemble une sélection d'articles de presse originellement parus entre 1970 et 1987) et des *Vies de Guy Hocquenghem* d'Antoine Idier (une biographie qui retrace les différentes étapes de la trajectoire intellectuelle du militant, journaliste, théoricien et écrivain). Cette année encore, nous avons notamment eu droit à *Un savoir gai* de William Marx et à la réédition de *La pensée straight* de Monique Wittig (originellement paru en français en 2001).

Avant de me pencher sur ces réflexions, j'aimerais mentionner ce que je juge être un risque non négligeable lorsque

l'on produit des savoirs à partir d'une position de dominé : celle de faire de cette connaissance une *fin en soi*. Quand l'épistémologie homosexuelle se fait naturalisante – lorsqu'elle devient *positive*, qu'elle fétichise ou s'accommode de sa position de dominé, qu'elle s'érige comme une science *en soi et pour soi*, qu'elle se bâtit sur un *pour* et non sur un *contre* –, elle se fait la complice complaisante des dominants. Lorsqu'elle adopte leur langage, lorsqu'elle fait siens les aprioris qui essentialisent les raisons de l'oppression, lorsqu'elle trouve ses justifications à l'extérieur de la socialisation des gais et lesbiennes (au sein de la nature), l'épistémologie homosexuelle ne fait que confirmer la marche actuelle du monde. Les savoirs des opprimés, pareillement à ce que Paulo Freire qualifie de « *pédagogie des opprimés* », se doit de toujours rester *critique*. Soyons donc bien clairs à cet égard : le savoir gai, s'il est véritablement spécifique aux personnes homosexuelles, est une conséquence de l'oppression et il disparaîtra avec elle ; il n'est pas le produit d'une *essence*, d'une perspective intrinsèquement *autre* sur l'univers et la société.

L'essai de William Marx, *Un savoir gai*, est le récit fragmentaire des contraintes, sujétions et comprissions auxquelles est soumise, à des degrés variables, toute personne homosexuelle. Abécédaire écrit à la deuxième personne du singulier, *Un savoir gai* aborde notamment l'une des facettes fondamentales de l'épistémologie des opprimés : la peur. Celle-ci, qui tient alerte, constamment en état d'éveil, est une mesure tangible de l'importance contemporaine des savoirs gais. En effet, tant que la peur existe, c'est que l'oppression subsiste. Dans l'entrée « Terreur », Marx raconte un cauchemar où tout l'équipage homosexuel d'un paquebot est massacré. Le lendemain de la réécriture de ce rêve advient la fusillade au bar gai Pulse, à Orlando. Marx finit par se demander si le cauchemar n'aurait pas en fait été une prémonition. En réalité, il est intéressant de constater que le cauchemar en question aurait tout aussi bien pu être la représentation

d'un souvenir : ces choses-là arrivent et continuent d'arriver à un grand nombre de gais et lesbiennes. Ces derniers ont d'ailleurs bien conscience de cet état de fait et toujours sont-ils conscients de la potentialité de haine contre leurs corps. C'est ce qu'exprime William Marx en ces mots : « *Ce songe effrayant te révèle une peur que tu croyais ignorer : sans que tu t'en rendes compte, tu as assimilé confusément l'idée d'une menace planant sur les gais. La terreur a gagné à ton insu.* » Cette « *terreur* » est notamment à l'origine d'un perpétuel devoir de réserve, d'une mise à l'écart qui nous oblige à penser à travers ce que Marx qualifie de *limes*, une « *barrière érigée entre ta propre vision du monde et celle des personnes qui t'entourent, barrière qui est d'abord de type interprétatif ou herméneutique* ».

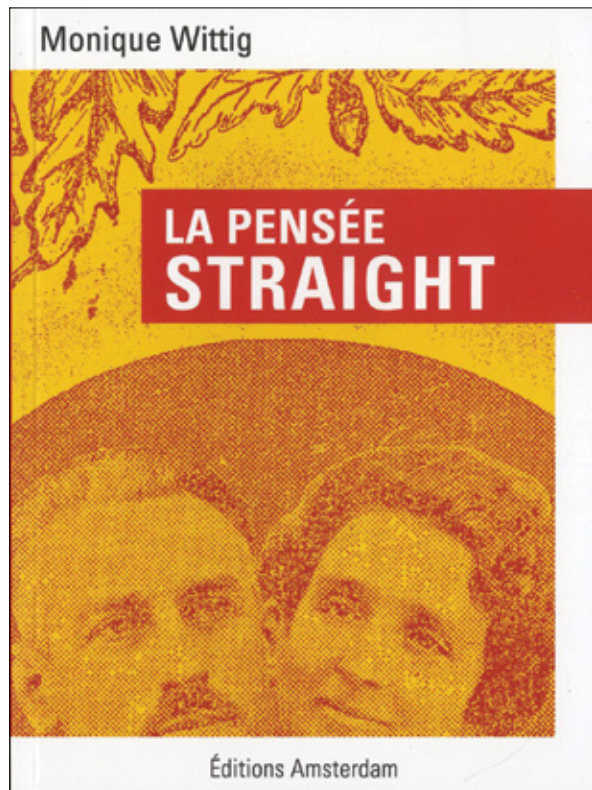
Oppression et accommodation

Le danger avec la peur, c'est que l'on finit par s'y faire. Sans cesse en position inconfortable, on en arrive à ne plus savoir ce qu'est le confort. Il devient alors probable que la confusion amène à penser d'un inconfort différent qu'il est, dans les faits, un confort. Et de croire à la douce et anesthésiante berceuse du progrès. Les nombreux endroits où William Marx souligne et remercie – parfois explicitement, parfois tacitement – le fait d'être né dans une « *société libérale moderne* », une « *société occidentale contemporaine* », tolérant en grande partie son existence, se lisent bien souvent comme des

excuses visant à nuancer sa prise de parole militante (voir entre autres les entrées « *Altérité* », « *Libido sciendi* », « *Mimétisme* »). En effet, à travers ces passages, l'auteur semble minimiser l'importance que revêtirait le savoir gai en précisant combien la situation s'est améliorée dans les pays qui reconnaissent l'égalité (en droit du moins) entre personnes hétérosexuelles et homosexuelles. Quelques disparités subsisteraient, cependant le gros du travail aurait été fait : il ne resterait plus maintenant qu'à s'intéresser aux oppressions *résiduelles*, aux « *reliquats* » (pour reprendre un terme employé par Marx).

De façon intéressante, notons que parallèlement à la légalisation du mariage gai, la France a connu une hausse de 78% des actes homophobes (les chiffres proviennent du rapport annuel de l'association SOS Homophobie). Également en France, 53% des personnes LGBT ont été victimes d'une agression (insultes, attouchements, menaces ou viols) à cause de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre, selon une enquête publiée en 2018 par l'Observatoire LGBT et la Fondation Jean-Jaurès. Ici, au Canada, 2018 aura été l'année où l'on a découvert les corps dépecés d'hommes gais dans quelques jardinières de Toronto. Et au-delà de cet événement au caractère extrême, soulignons que plus de la moitié des Canadiennes et Canadiens LGBT cachent délibérément leur orientation sexuelle à leurs collègues de travail, de

L'ÉPISTÉMOLOGIE HOMOSEXUELLE, LORSQU'ELLE SE FAIT BEL ET BIEN DISTINCTE, EST UNE ÉPISTÉMOLOGIE À L'ASSAUT D'ELLE-MÊME.



peur d'avoir à subir des répercussions négatives sur leur carrière (sondage de la Fondation Jasmin Roy « Réalités LGBT », 2017). L'oppression des gais ne constitue donc pas un « reliquat » de quelque chose qui relève du passé. Comme le suggérait Colette Guillaumin à propos du racisme dans *L'idéologie raciste*, « le système de valeurs ne disparaît pas, il réintègre en leur donnant une justification nouvelle des conduites qui contredisent les pétitions de principe ». Et la situation n'ira certainement pas en s'améliorant si l'on continue constamment à louer le « progrès » et à clamer cette incroyable « chance » qu'on a de vivre dans une société si tolérante.

Il n'est pas étonnant, considérant chez Marx cette constante reconnaissance du progrès, de ne lire dans *Un savoir gai* que des solutions platement libérales face à l'oppression des gais et des lesbiennes. Ainsi, s'il y a « urgence », ce serait celle de révéler « la diversité des

situations et des pratiques amoureuses et déclarer leur acceptabilité sociale » – comme si la « révélation » de cette fameuse égalité en elle-même avait une quelconque influence sur les rapports de domination. Similairement, contre l'hétéronormativité de la langue, ou ce que l'auteur appelle sa « confusion pornominale » qui « handicape la littérature gaie », Marx se refuse à la radicale remise en question des aprioris qui la constituent : il ne nous serait donné, au fond, que la possibilité de « ruser avec elle ».

Ruser avec le langage ou s'ériger contre lui

Si *Un savoir gai* partage avec *La pensée straight* de Monique Wittig son caractère fragmentaire et sa critique de la psychanalyse, le fossé qui sépare les deux ouvrages est grand (soulignons que ironiquement William Marx a presque intitulé son livre *Introduction à l'hétérosexualité*). Composé d'une dizaine d'essais consacrés aux luttes des femmes, des lesbiennes et des gais, *La pensée straight* s'exprime franchement sur les origines de ce que serait une épistémologie féministe et homosexuelle : « *La conscience de l'oppression n'est pas seulement une réaction (une lutte) contre l'oppression. C'est aussi une totale réévaluation conceptuelle du monde social, sa totale réorganisation conceptuelle à partir de nouveaux concepts développés du point de vue de l'oppression. C'est ce que j'appellerais la science de l'oppression, la science par les opprimé(e)s* ». On est loin ici de la conception essentialiste de Marx, pour qui la singularité de la sexualité gaie elle-même impliquerait « une épistémé, une esthétique, une éthique, une politique ». Marx se dit peut-être critique de la psychanalyse, cependant *Un savoir gai* en porte indéniablement la trace idéaliste.

Alors que Marx se fait cabotin sur les « difficultés » de l'hétéronormativité du langage (faudrait-il une langue qui

distingue des *il*₁ des *il*₂ pour parvenir à écrire un roman homosexuel ?), Wittig touche quant à elle au vrai nœud du problème : ce ne sont que les femmes qui doivent dans la langue déclarer leur sexe. « *Sous la dénomination de genre, la catégorie de sexe imprègne tout le corps du langage et force chaque locuteur s'il en est une, à proclamer son sexe physique (sociologique), c'est-à-dire à apparaître dans le langage, représenté sous une forme concrète et non sous la forme abstraite que la généralisation nécessite, celle que tout locuteur masculin a le droit inquestionnable d'utiliser. La forme abstraite, le général, l'universel, c'est bien ce que le prétendu genre masculin grammatical veut dire.* » Pour Wittig, donc, il n'est pas question de « ruser avec la langue », mais bien de s'ériger contre elle dans son état actuel. Dans son essai « *La marque du genre* », l'auteure dresse le parcours de cette lutte à partir de sa pratique d'écrivaine.

La réédition de *La pensée straight* en 2018 est très heureuse. Plusieurs propositions de Wittig apparaissent effectivement – même une vingtaine d'années après sa première parution en français – toujours aussi radicales. Elles bombardent efficacement le « *cela va de soi de la pensée straight* » ; car pour la militante, les savoirs féministe et gai s'engagent dans une lutte qui passe par la rupture du « *contrat social en tant qu'il est hétérosexuel* ». Les femmes et les personnes homosexuelles doivent à ce titre « *examiner les conditions historiques et les conflits qui peuvent nous permettre de mettre fin aux obligations qui nous garrottent sans notre consentement, puisque nous ne jouissons pas de réciprocité, la condition nécessaire à notre liberté* ». La production de connaissances relevant d'une épistémologie féministe et homosexuelle représente, pour l'auteure, une manière légitime – et à plusieurs égards fondamentale – de lutte. Cette épistémologie s'édifie donc, frontalement et sans ambiguïté, sur un *contre*. ■